

NOUVELLES POLITIQUES.

ITALIE.

—Une éruption extrêmement violente de l'Étna a eu lieu le samedi 30 novembre. Elle était visible à Malte, malgré la distance qui sépare cette île de la Sicile, et c'est par des lettres de Malte du 5 que nous en avons connaissance.

ESPAGNE.

Le général Espartero.—Nous apprenons que le duc de la Victoire est malade à Abbeey-Lodge, Parc du Régent, hôtel que le général a habité depuis son départ de l'hôtel Mirart. Il y a eu samedi huit jours, il était très malade ; son médecin attribuait son état de souffrance à la rigueur de la saison, ayant le froid, il sortait chaque jour avec le colonel Guerra, accompagné de la duchesse et de sa nièce, qui partagent leur exil.

SYRIE.

—Voici, dit un journal belge à qui nous laissons la responsabilité des chiffres, un aperçu des emprunts que la maison Rothschild a déjà négociés pour le compte des divers gouvernements européens :

| | |
|------------------------------|-----------------|
| Pour la Prusse. | 125,000,000 fr. |
| Pour l'électeur de Hesse. | 5,000,000 |
| Pour le duc de Darmstadt. | 2,500,000 |
| Pour l'Autriche. | 90,000,000 |
| Pour la Russie. | 92,000,000 |
| Pour la France, en six fois. | 954,000,000 |
| Pour l'Angleterre. | 500,000,000 |

Total, 1,768,500,000 fr.

LE DOCTEUR DUPUYTREN.

SUITE.

Ayant perdu de vue le baron au moment où je me disposais à l'aborder, je changeai mes batteries ; et je résolus de le surveiller de près, sans lui dire un mot de ce que j'avais vu. J'espérais, à force d'observations, parvenir à connaître le caractère de cet homme extraordinaire plus intimement que je ne l'avais connu jusqu'alors, et je ne voulais pas me faire la réputation d'inquisiteur auprès d'un homme à passions si violentes, et que je pensais n'être pas en état de répondre de ses actes dans la folie que je lui supposais.

Ce soir-là même, le baron tenait chez lui ce que l'on pourrait appeler une soirée savante où se trouvaient invités les hommes les plus distingués de Paris. Étant un des habitués de la maison, il était tout naturel que j'y assistasse, et je fus un des premiers à m'y rendre. Le premier médecin de l'Hôtel-Dieu entra au salon presque en même temps que moi.

Le baron et le médecin se serrèrent la main, et après quelques paroles échangées :

—Dites-moi donc, baron, dit tout-à-coup le médecin, que faisiez-vous donc à St-Sulpice ce matin ? Je vous ai vu sortir de l'église.

—Oh ! répondit le baron, sans changer de couleur, et sans laisser voir la moindre altération sur ses traits, tandis que moi, assis auprès de lui, je rougissais jusqu'aux oreilles, oh ! c'est un prêtre qui est malade, et que la duchesse d'Angoulême m'a recommandé ; voilà tout.

—Bien ! bien ! à vous dire vrai, j'avais peine à croire que vous fussiez un saint.

—Pas encore, reprit le baron, en riant aux éclats, pas encore. Mais en voici un dont nous ferons un saint, ajouta-t-il, en me frappant sur l'épaule. SAINT-WALPOLE ! savez-vous que cela fera un bon effet dans le calendrier ! Dans tous les cas, mon cher ami, si on travaille de mon vivant à vous canoniser, je vous prévins que je ferai l'office de l'avocat du diable, et que je contesterai vos droits à être admis dans le Martyrologe, quand ce ne serait que pour vous punir de m'avoir toujours fait la guerre ici-bas. Ainsi prenez garde à vous.

En parlant ainsi, cet homme, dont l'hypocrisie me paraissait infernale, riant aux éclats de mon embarras dont il ne soupçonnait pas la cause, s'avança vers la porte du salon, pour recevoir avec son aisance ordinaire les invités qui arrivaient.

Le lendemain je retournai à St-Sulpice, mais sans succès : pendant une semaine j'y allai tous les jours, mais inutilement : j'y allai ensuite deux fois la semaine, mais point de baron. Au bout de deux mois, mes occupations ayant repris comme auparavant, je dus me résigner à n'aller à St-Sulpice qu'une fois par semaine. Pendant bien longtemps ce fut en vain. Cependant je continuais toujours. Je ne sais pourquoi j'étais persuadé que je finirais par le rencontrer, et j'étais curieux de voir jusqu'où il poussait l'extravagance, et quel but il pouvait avoir en se livrant à cette monomanie.

Je laissai échapper un jour où je sus ensuite qu'il y était allé, mais enfin au bout de six mois, je fus récompensé de ma persévérance. Pour la seconde fois je vis le baron entrer à l'église, entendre dévo-

lument la messe à la chapelle de la Ste-Vierge, et faire ses prières avec autant de ferveur que la première fois. Il y avait la même gravité dans son maintien, et dans ses traits la même expression de joie et de contentement après avoir accompli cet acte religieux. Pauvre homme ! pensai-je, il y a dans sa monomanie une effrayante régularité.

Quoiqu'il en soit, j'étais bien résolu à ne pas laisser partir mon homme, sans avoir quelque explication d'une conduite si extraordinaire. Aussitôt que la messe fut finie, et avant qu'il fut sorti, je me hâtai de traverser l'église, en m'adressant à un homme qui me parut être un sacristain :

—Quel est ce monsieur, lui dis-je, en lui indiquant le baron.

—C'est monsieur Dupuytren, me dit-il sans hésiter, et d'un ton si naturel, que je restai court sans savoir quelle autre question ajouter. C'est un homme bien exact, continua le sacristain, d'un ton d'estime et d'approbation.

—Vraiment ! m'écriai-je.

—Oui, monsieur. Voici bientôt douze ans que je suis ici, et je ne l'ai jamais vu manquer de venir quatre fois par an, tous les trois mois, pour entendre cette messe.

—C'est étrange, répliquai-je, comme me parlant à moi-même, mais de manière que mon interlocuteur m'entendit.

—Comment étrange ! reprit-il, mais il n'y a rien d'étrange à ce qu'il vienne entendre cette messe, puisque c'est lui qui l'a fondée.

—Il l'a fondée ! allons ! encore pis !

Je me perdais à vouloir expliquer l'inconséquence de cet impie habitué à tourner en raillerie les choses saintes. Qu'il vienne, me disais-je à moi-même en sortant, qu'il vienne me rallier, et se moquer de ce qu'il appelle ma faiblesse d'esprit et mes préjugés d'enfants, qu'il vienne insulter tout ce qu'il y a de saint et de sacré, et s'égayer aux dépens des vérités qui seules peuvent faire la consolation de cette vie, et d'un mot je l'aurai bientôt réduit au silence.

Mais en réfléchissant, quand je fus plus calme, je compris qu'en m'y prenant ainsi, je m'exposais à manquer mon but. Il avait devant moi expliqué sa présence à l'église, en supposant une visite à un prêtre qui était malade. Il pouvait fort bien avoir l'effronterie de nier, et avec serment, ce que j'aurais vu de mes propres yeux. Il fallait lui ôter tout moyen d'échapper, en le prenant sur le fait, et c'est ce à quoi je me déterminai. M'étant donc informé le lendemain auprès du sacristain, du jour précis où le baron devait entendre la messe, je m'abstins jusqu'à cette époque d'aller à St-Sulpice. Mais dans l'intervalle il survint un incident, aussi intéressant dans ses détails, qu'important par les conséquences qu'il eut pour le baron.

Le printemps était revenu ; un soir que le docteur avait travaillé encore plus que de coutume, et qu'il était harassé de consultations, j'allais le quitter, et le laisser prendre un repos dont il avait grand besoin, lorsque François annonça un étranger. Un instant après on vit entrer un vieillard (1). Il était d'une très petite taille. Ses joues, quoique pâles et amaigries, avaient encore cependant une apparence de jeunesse, due à une peau fine et délicate sur laquelle on voyait de rides légèrement incisées, était encadré avec grâce, quoique sans art, dans des touffes de cheveux blancs ; une petite bouche, et un nez aquilin finement dessiné, lui donnaient un air intelligent et distingué, qui frappait dès le premier abord. Ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, une miniature. Dans ses gestes, dans tout son ensemble, il y avait une douceur et une bonté exquises. À l'air de souffrance répandu sur toute sa personne, se joignait un extérieur de pieuse résignation qui commandait le respect et inspirait de la sympathie. Il est des physionomies heureuses sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se sentait meilleur ; on se sentait attiré vers lui, on éprouvait le besoin de l'aimer. Il portait un costume sévère, et s'appuyait sur une canne. En entrant, il salua d'un air cérémonieux.

—Qu'avez-vous ? lui demanda le docteur, avec sa brusquerie ordinaire.

—Permettez-moi de m'asseoir, dit l'étranger, dont la respiration était pénible et la voix épuisée, je suis bien fatigué.

Le docteur, honteux comme si on lui eût fait un reproche, se hâta de se lever et d'offrir une chaise à l'étranger.

—Je suis vieux, reprit celui-ci, et mes pauvres jambes sont lassées.

—Où avez-vous mal ?

(1) Quoique nous ayons déjà rapporté en partie le trait suivant, cependant comme il se trouve lié avec l'intéressante biographie de M. Dupuytren, nous croyons ne point devoir l'omettre ici. D'ailleurs ce trait est si intéressant qu'on ne peut manquer de le relire avec un nouvel intérêt. C'est le lieu de dire : *bis repetita placent.*